

ENTERRÉ VIVANT

D'après un récit authentique

Dans le salon bien éclairé de Monsieur Dorine se trouvaient ce soir-là trois personnes. La place Vendôme, que l'on apercevait de la fenêtre, était tranquille et silencieuse, de ce repos relatif qui n'est jamais à Paris vers les neuf ou dix heures du soir, qu'une comparaison avec le mouvement et les heures bruyantes de la journée. Sur un sofa, Mademoiselle Dorine, dans une attitude un peu languissante, écoutait les discours d'un jeune Américain, Philippe Wentworth, qui lui faisait vis-à-vis, pendant que son père, assis près de la fenêtre, paraissait totalement absorbé par la lecture du journal.

Il n'y avait guère dans la capitale d'homme plus heureux que Philippe ne l'était ce soir-là. Il n'aurait échangé son sort contre celui de personne. Il avait en perspective l'avenir le plus heureux. Introduit par un hasard providentiel dans la famille Dorine, il en était devenu l'hôte aimé et respecté. Le chef de la maison, un des plus grands commerçants de la capitale, était parvenu, grâce à son énergie, à son travail, à son initiative, à réaliser une fortune magnifique. Philippe avait trouvé accueil auprès du riche industriel, heureux d'intéresser à son commerce un jeune homme dont les rares capacités, l'intérêt qu'il portait aux affaires de son patron, et l'aimable caractère contribuaient à la prospérité de la maison Dorine. Bientôt Monsieur Dorine ne sut plus se passer de son jeune employé. Celui-ci était plus qu'un simple commis, il était devenu l'ami de la famille, et finalement, Monsieur Dorine lui proposa de l'associer à ses affaires. Philippe accepta avec joie. Il avait désormais le pied à l'étrier et pouvait tout espérer de l'avenir.

Julie, la fille du millionnaire, était une charmante jeune fille. Sa première éducation avait été faite par sa mère ; après la mort de celle-ci, le père avait eu le courage de se séparer de sa fille unique pour faire compléter dans un établissement religieux l'oeuvre que sa pauvre femme n'avait pas eu le temps d'achever. Le coeur de la jeune fille était pur et croyant ; son esprit orné de toutes les connaissances propres à son âge et à son rang, tout en elle était sympathique, et ce qui rendait Philippe Wentworth si heureux ce soir-là, c'est que, pour la première fois, il avait osé donner à Julie le titre de fiancée.

Jamais dans ses plus beaux rêves le jeune homme n'avait aspiré si haut. En comparaison de sa future, il pouvait presque se croire pauvre ; aussi Monsieur Dorine avait fait toutes les avances. La jeune fille avait accepté avec joie comme époux celui qui était depuis longtemps un ami. Elle était venue à lui ce soir-là, la main tendue, avec un sourire heureux. Le père venait de fixer le jour du mariage, qui devait être célébré avec pompe dans un court délai. Lui, racontait sa jeunesse, passée en Amérique ; elle, revivait tout haut ses souvenirs de pensionnaire, qui

amenaient parfois un sourire sur les lèvres de son interlocuteur. De leur vie future, pas un mot. Sans doute, par un pressentiment étrange, ils tenaient tous deux le bonheur comme un vase fragile que l'on a peur de briser, même en l'effleurant.

Souvent une certaine angoisse saisissait Philippe à la pensée de son bonheur futur. Il avait entendu dire que tout en ce monde doit être acheté. Qu'avait-il fait pour être si heureux ? La fortune, une femme aimée et charmante allaient être son partage. Encore une fois, en quoi avait-il mérité d'être parmi les heureux et les favorisés de la vie ? Telles étaient les pensées qui passaient comme des ombres sur les joies de cette inoubliable soirée !

Enfin, Monsieur Dorine avait achevé son journal. Avec un soin méticuleux, il avait étudié le courrier de la bourse et les nouvelles commerciales. C'était un homme sérieux qui ne faisait rien à la légère.

— Mon cher ami, dit-il, en se tournant vers son futur gendre. Je suis tout à fait de votre avis, et je vous engage à mettre votre projet à exécution. Profitez demain matin du train express pour aller trouver Monsieur Charbonneau, et réglez avec lui d'une manière définitive les comptes de la maison. En partant de bonne heure, vous serez ici demain soir, à huit heures. Vous savez que nous avons des billets pour une première de Sardou.

— Soyez tranquille. Je serai là, cher papa.

Quelques minutes plus tard, Philippe prenait congé. Julie l'accompagna jusqu'à la porte du salon. Il lui baisa la main. Adieu, lui dit-elle, presque en tremblant. — Adieu ! Non, au revoir !

Puis, il descendit rapidement l'escalier et traversa presque en courant la place Vendôme pour regagner son logis.

Philippe partit par le premier train, termina dans la journée rapidement ses affaires et rentra le soir à Paris. Il courut à son logement, changea précipitamment de vêtements, et sans prendre le temps d'ouvrir le courrier que le concierge avait déposé sur sa table, courut à l'hôtel Dorine.

Muets et plus respectueux encore que de coutume, les domestiques introduisirent le futur maître de la maison.

— Monsieur vous présente ses excuses, dit le valet de pied en l'arrêtant dans le vestibule. Il ne pourrait vous recevoir tout de suite, et il m'a dit de vous introduire au salon.

— Mademoiselle Julie est là ?

— Oui, Monsieur.

— Seule ?... Sans son père ?

— Oui. Seule.

Et le domestique jeta sur Philippe un regard si étonné que celui-ci ne put réprimer un sourire.

A pas légers, Philippe franchit les degrés. Il monta quatre à quatre au second étage. Il allait trouver Julie tout seule. Il lui dirait comme le temps lui avait semblé long depuis la veille au soir. Un léger parfum de fleurs embaumait l'escalier. Comme il reconnaissait ce parfum de jasmin, la fleur préférée de sa bien-aimée ! Philippe, qui pensait à son bonheur, entra distraitemment sans frapper. Le salon était éclairé faiblement, et le visiteur demeura cloué d'étonnement sur le seuil, en apercevant deux flambeaux seulement, de chaque côté d'un crucifix.

Mademoiselle Dorine était morte. Un anévrisme avait brusquement mis fin à ses jours. Elle était là, couchée dans son cercueil. Les yeux fermés, les joues d'une pâleur de cire, elle tenait entre ses mains un petit Christ d'ivoire jauni. Une couronne de fleurs de jasmin s'appuyait sur le cercueil.

Philippe, le premier moment de stupeur passé, jeta un cri si affreux que Monsieur Dorine accourut. Avec des larmes dans la voix, le malheureux père raconta l'horrible chose. Julie s'était retirée la veille au soir, parfaitement bien portante. Au matin, la femme de chambre, qui était entrée pour l'éveiller, avait trouvé sa maîtresse, encore toute vêtue, morte sur le plancher. Un livre gisait à ses pieds ; ce qui prouvait que la mort avait été foudroyante.

Aussitôt, on avait envoyé deux dépêches au jeune homme. La première avait dû arriver après



La mort avait fait son entrée...

son départ ; la seconde, Philippe ne l'avait pas ouverte pour accourir plus vite. Rien n'avait amorti pour lui ce choc affreux, si cruel et si inattendu.

Cette journée fut horrible pour les deux malheureux. Cet événement si subit, si imprévu, les circonstances qui l'accompagnaient, furent bientôt connues de toutes les personnes qui avaient des relations avec le riche négociant. La nouvelle se répandit comme une traînée de poudre. Aussi, pendant toute la journée, une foule curieuse, sympathique, ou simplement indifférente, se pressa dans l'hôtel Dorine. On voulait voir ce père et ce fiancé si cruellement frappés. Plusieurs heures avant la cérémonie funèbre, une foule compacte stationnait dans la rue d'Aguesseau. Un public curieux et dénué de pitié ne sait guère combien son indiscrette curiosité peut ajouter d'amertume au deuil des survivants.

Le corps de la pauvre Julie devait être déposé à Montmartre, dans le caveau de famille, où reposait sa mère. Un étroit passage conduisait aux degrés qui donnaient accès dans le caveau. Les parents et les amis intimes de la famille descendirent seuls dans cette cité de la mort. Au milieu de la silencieuse assistance, on n'entendait que les sanglots du pauvre Philippe Wentworth. On porta le cercueil tout au fond du caveau, éclairé seulement par quelques cierges. Puis, tout rentra dans le silence. La lourde porte fut refermée, les invités montèrent en voiture pour retourner chacun chez eux.

Dans son landau, Monsieur Dorine était seul.

Absorbé par son chagrin, il ne pouvait penser à rien d'autre qu'à sa chère enfant. Il avait même oublié Philippe.

Au cimetière Montmartre, tout était redevenu silencieux. Philippe, qui s'était évanoui dans un coin du sombre caveau, pendant qu'on scellait le cercueil, se réveilla soudain.

Où était-il !... Fatigué, il étendit machinalement sa main dans le vide. Il tâta le sol, et sentit la pierre froide, légèrement humide. Il se crut aveugle ; d'épaisses ténèbres l'entouraient. Péniblement, il se souleva, cherchant un point d'appui ; sa main ne rencontra qu'une surface polie, métallique, qui le glaça d'épouvante. C'était le cercueil de Julie. Ce fut une révélation. Philippe savait maintenant qu'il se trouvait dans le caveau de la famille Dorine. Alors, il se souvint vaguement qu'au moment où l'on scellait le cercueil de sa bien-aimée, il avait perdu tout sentiment. Ses souvenirs s'arrêtaient là.

Au prix d'efforts surhumains, le jeune homme était parvenu à se mettre debout. Il sentait une légère douleur du côté où il était tombé. Il ne savait trop que penser. Par la mort de sa fiancée, sa vie à lui était décolorée, elle n'avait plus de prix à ses yeux ! Le coup qui l'avait frappé en plein bonheur et l'avait fait tomber dans un abîme de peines et de chagrins, justifiait dans une certaine mesure ces pensées de désespoir. Toutefois, le sentiment de la conservation est si vif dans le coeur de l'homme, que le malheureux jeune homme ressentit tout à coup un violent désir de vivre. Enseveli dans les ténèbres du tombeau, ce senti-



Sur un sofa Mademoiselle Dorine écoutait les discours d'un jeune Américain, Philippe Wentworth.